

Théâtre du Galpon

Cinq femmes prennent la parole après des années de sacrifice

Le Genevois Elidan Arzoni livre sa version acérée de «J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne», l'avant-dernière pièce de Jean- Luc Lagarce.

15.05.2024 Katia Berger



Yvette Théraulaz, Sophie Lukasik, Anna Budde, Nastassja Tanner et Délia Antonio composent un furieux gynécée.

Chacune sous son spot, elles sont cinq face au public du Galpon, en habits de deuil, assises en rang de la plus vieille à la plus jeune. Cinq touches noires d'un même piano, qui font sonner tour à tour leurs mélodies indépendantes ou leurs accords dissonants. Deux dièses pour la mère et l'aïeule, trois bémols pour les sœurs. Ponctuée de silences et de soupirs, leur partition chorale s'exécute la plupart du temps en doubles croches, obéissant à des nuances passant du mezza-voce au fortissimo. Un requiem, en vérité. Le leur: «J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne.»

Merveilleuse Yvette Théraulaz, dans le rôle de «la plus vieille», qui renoue avec son énergie de 1997, quand elle interprétait «la mère» dans la même pièce de Jean-Luc Lagarce.

Car leurs vies se sont dissipées, annulées par la suprématie de deux hommes: un plus âgé, ce père aujourd'hui décédé, qui a jadis chassé son unique garçon du bercail, un soir de dispute. Et «celui-là», le «jeune frère», disparu depuis sans laisser de trace, qui ne resurgit aujourd'hui que pour s'effondrer, et mourir, peut-être, dans la chambre d'à côté. Tant d'interminables années durant, le gynécée a guetté un signe, espéré des retrouvailles, mettant sa propre histoire entre parenthèses. Pour ces cinq-là, l'action – le théâtre – n'a pas eu lieu.

La part autobiographique

En 1994, le dramaturge Jean-Luc Lagarce («Derniers remords avant l'oubli», «Juste la fin du monde», «Le pays lointain»...) leur permet une revanche en ouvrant la vanne de leur parole, d'autant plus tumultueuse qu'elle a été effacée. L'auteur a lui-même fui sa famille dans sa jeunesse, puis n'a cessé de fantasmer son retour de fils prodigue dans ses pièces. Il écrit celle-ci un an avant sa mort, quand il se sait prochainement condamné par le sida qu'il couve.

Sophie Lukasik est «la mère», pilier familial hiératique au service de ce fils absent depuis que l'a chassé feu son mari.

Le metteur en scène Elidan Arzoni, lui, la découvre en 1997, lors de sa création posthume par Joël Jouanneau, dans laquelle la grande comédienne romande Yvette Théraulaz joue le rôle de la mère. Bouleversé, il rêve toujours, vingt-cinq ans plus tard, de lui attribuer celui de «la plus vieille» dans sa réinterprétation personnelle de l'œuvre. Grand bien lui prend, puisque, au faîte d'une brillante distribution effectuée sur auditions, l'actrice se surpasse en termes de justesse et d'intensité.

Inégalable Anna Budde en sœur aînée du jeune homme attendu de toutes, la plus lucide, devenue institutrice.

C'est que, depuis les coulisses, l'homme de la situation ne manœuvre pas le quintette féminin comme n'importe qui. L'épure de son dispositif scénographique soutient un jeu aux antipodes de la psychologie, pour incarner un texte tout en boucles et en spirales – on parle d'épanorthose, cette figure de style qui voit le locuteur s'autocorriger sans cesse.

Nastassja Tanner, la plus sensuelle des trois sœurs abandonnées, n'a pas tout à fait encore renoncé à occuper le centre de sa vie.

Or, plutôt qu'à un Lagarce tâtonnant ou confus, on a affaire à des couplets incisifs, énergiques, qui creusent davantage qu'ils n'embrouillent. Ces femmes dans l'ombre

n'ont pas à se chercher, elles ont eu largement le temps de se définir: leur langue tranchante contraste avec leur statut de victimes impuissantes.

Délia Antonio interprète la benjamine traumatisée par les violences, celle qui «ne comptait pas et n'a jamais compté».

Et si les mâles colériques n'ont pas réussi à cohabiter sur une même scène sans s'exclure, celles qui finiront par y accueillir la pluie, elles, ont affûté leur «vociférante» parole dans la promiscuité de la marge et l'urgence de l'attente. Une parole à la fois singulière et collective que portent à bout de bras Sophie Lukasik, Anna Budde, Nastassja Tanner, Délia Antonio et Yvette Théraulaz.